



LA SAULSAYE¹ DE MAURICE SCEVE, LIEU REEL OU PAYSAGE LITTERAIRE ?

Claire VARIN D'AINVELLE (U. Bordeaux Montaigne)

En 1547, Maurice Scève fait publier chez Jean de Tournes un poème intitulé *Saulsaye. Eglogue de la vie solitaire*, qui se présente sous la forme d'un dialogue entre deux bergers sur les rives de la Saône, non loin de Lyon. En dépit du titre, ce texte ne relève pas seulement de la tradition antique de l'églogue, mais se réfère également à la poétique de la silve². La Saulsaye, associée à la solitude, est à la fois le cadre et l'objet d'un débat sur la vie heureuse : Philorme, amant éconduit, défend une vie retirée dans la forêt de saules, quand Antire vante les plaisirs urbains tout en blâmant l'infécondité d'une « vie solitaire ». Enchâssant dans le dialogue une fable dont il se sert comme d'un argument contre la vie rustique, ce dernier raconte que les arbres de la Saulsaye étaient autrefois des nymphes, métamorphosées pour échapper aux satyres. Le végétal a d'abord une valeur rhétorique et allégorique ; il cristallise les oppositions *otium/negotium* et plaisir/profit qui recourent la polarisation spatiale, symbolique et axiologique entre urbain et sylvestre.

Dans ce texte, Scève s'inscrit indéniablement dans la continuité de la tradition bucolique, tout en s'en démarquant à maints égards : il semblerait que le paysage de *Saulsaye* ne soit pas uniquement littéraire, la médiation des sens remplaçant pour ainsi dire celle des textes imités. Il s'agit de montrer dans quelle mesure la poésie de la nature telle qu'on la trouve chez Scève ne se fonde pas seulement sur une imitation savante, et d'examiner en quoi elle s'ancre sur une expérience directe et immédiate du monde naturel. Scève entreprend de renouveler le genre de l'églogue à l'aune de considérations philosophiques et politiques, en mettant en question les *topoi* de l'*otium* et de la retraite solitaire, notamment à partir de la référence plus ou moins implicite à Épicure³. À cet égard, la mobilisation d'outils empruntés à l'écopoétique et aux humanités environnementales permet d'analyser l'originalité et l'ambiguïté du texte scévien dans le traitement du paysage naturel des environs de Lyon et de mettre au jour la double référence au paysage réel et au décor topique de l'églogue à l'œuvre.

DEUX REPRESENTATIONS CONTRASTEES DE LA SAULSAYE

Saulsaye donne à lire deux représentations concurrentes de la nature, qui reposent sur des polarisations topiques. Le titre de l'églogue fait de la forêt de saules le lieu de l'exposition de deux conceptions opposées de l'environnement naturel, et de deux modes de relation avec lui, au sein d'une forme dialogique. Philorme, par dépit amoureux dans un premier temps, défend contre la vie urbaine une vie retranchée dans l'espace sauvage, pour exalter dans un second temps les plaisirs sensoriels de la Saulsaye. À cette conception s'oppose celle d'Antire, qui vante l'effervescence de la ville lyonnaise.

¹ Le nom *Saulsaye* ne désigne pas seulement la forêt de saules (*saulaie*) mais réfère très certainement à un lieu-dit, c'est pourquoi nous choisissons de conserver la graphie et la majuscule d'origine. *Saulsaye* en italiques réfère à l'églogue scévienne à proprement parler.

² Le genre de la silve, rénové par Ange Politien, se caractérise par une matière poétique diverse, valorisant l'érudition tout autant que l'improvisation. Dans *Saulsaye*, Scève se réfère notamment à la silve *Rusticus*, comme en témoignent les emprunts relevés par Michèle Clément (Michèle Clément, « Scève et Politien ou comment réinventer l'églogue française : *Saulsaye* et la silve *Rusticus* », *RHR*, n° 75, décembre 2012, p. 173-190).

³ Cette référence a notamment été identifiée par Michèle Clément dans son article (*ibid.*).



C'est en effet sur le rapport à la nature comme espace d'habitation que porte l'argumentaire d'Antire en faveur de la vie urbaine. Son discours moral à valeur d'*exemplum*⁴ déploie une fable enchâssée, que Scève emprunte à Sannazar et à Marguerite de Navarre⁵, et qui raconte la métamorphose des nymphes en saules⁶. L'espace de la Saulsaye est d'emblée caractérisé par son ambivalence, l'hostilité des « rocZ droits et haults » (v. 297)⁷ et de « la montaigne trop droite » (v. 367) s'opposant à la luxuriance de la forêt. Antire assimile la solitude de Philerme à l'obscurité mortelle du *locus horribilis*,

[...] ce champestre,
Lieu solitaire, ou la Saulsaye espaisse
Soubs douce horreur est de mort une espece,
Ou nul (fors toi⁸, et tout desespoir) vient.
(v. 12-15)

La Saulsaye se fait allégorie et emblème de la mort⁹, comme le manifeste la rhétorique démonstrative d'Antire à la fin de son récit de la métamorphose :

Or t'ay je bien voulu compter l'histoire
Pour te monstrier par raison peremptoire,
Que tous telz lieux se voyent convenables
A ceux, qui sont en tout desraisonnables :
Car, ne pouvans à leur gré prosperer,
Viennent icy pour se desesperer :
Et mal semblable à ces Nymphes les mord,
Qui vindrent cy pour se donner la mort [...].
(v. 413-420)

Espace figé, dénué de vie, hanté par les figures des nymphes métamorphosées en saules décharnés, la Saulsaye est associée à la déraison, au désespoir et à la mort. L'univocité de cette argumentation est éminemment liée à l'interprétation allégorique et axiologique qu'impose Antire, par une succession d'énoncés à valeur de vérité générale, qui seront sans effet sur Philerme¹⁰. À travers ces énoncés, Antire établit une relation entre la légende des nymphes

⁴ Voir *ibid.*, p. 176.

⁵ Marguerite de Navarre, *La Fable du faulx cuyder* [...], Adam Saulnier, 1543, puis Toulouse, Guyon Boudeville, 1545. Cette référence est citée par Michèle Clément, qui explique que cette fable apparaît ensuite dans la compilation *Discours du Voyage de Constantinople* (Paris, Gilles Corrozet, 1546). Le titre « La Fable du faulx cuyder » disparaît complètement dans *La Suyte des Marguerites*, où il devient *L'Histoire des satyres, et nymphes de Dyane*. Michèle Clément renvoie également à l'églogue *Salices* de Sannazar (Sannazar, *Salices*, dans *Jacobi Sannazarri Opera omnia* [Venise, Alde Manuce, 1535], Lyon, Sébastien Gryphe, 1536, p. 77-81), qui connaît une réédition en 1547 (Michèle Clément, « Scève et Politien ou comment réinventer l'églogue française : *Saulsaye* et la silve *Rusticus* », art. cit., p. 174).

⁶ Les étapes du récit (ébattement des nymphes, acharnement des satyres, transformation végétale) sont figurées simultanément sur la gravure de Bernard Salomon p. 13 de l'édition de 1547 (Maurice Scève, *Saulsaye*, Lyon, Jean de Tournes, 1547, en ligne sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k793023.image>).

⁷ Nous citons le texte d'après l'édition réalisée par Michèle Clément (Maurice Scève, *Œuvres complètes*, t. II. *Arion, Blasons, Psalms, Saulsaye*, éd. Michèle Clément, Paris, Classiques Garnier, coll. Textes de la Renaissance, 2019).

⁸ Il s'agit ici d'une adresse à Philerme.

⁹ C'est l'interprétation proposée par Thomas M. Greene : « *the grove is a kind of emblem of death* ». « *For Antire, the story demonstrates the essential "historical" association of the willow grove with death* » (« Le bosquet est une sorte d'emblème de la mort ». « Pour Antire, le récit illustre l'association fondamentalement "historique" du bosquet de saules avec la mort », nous traduisons. Thomas M. Greene, « *Saulsaye: the life and death of solitude* », *Studies in philology*, vol. LXX, University of North Carolina Press, 1973, p. 129 et 133).

¹⁰ L'idée selon laquelle Philerme se départ d'une conception allégorique du végétal a été proposée par Michèle Clément (« Scève et Politien ou comment réinventer l'églogue française : *Saulsaye* et la silve *Rusticus* », art. cit., p. 187).



métamorphosées et la situation de son ami, entre son propre récit et la manière dont Philerme *habite* le lieu Saulsaye¹¹.

Philerme joue lui aussi sur le rapprochement topique entre la forêt et la mort, de façon paradoxale. Au début de l'églogue, il insiste sur l'influence néfaste qu'exerce sur lui la Saulsaye et sur la puissance des éléments naturels sur son état. Philerme n'a aucun pouvoir sur son environnement : les saules ou le devenir des nymphes ne constituent pas l'orientation éthique du poème, qui se centre bien au contraire sur l'humain et le devenir d'un homme de la ville retiré dans un lieu sauvage et une terre stérile, que l'on ne peut mettre à profit, donc nuisibles.

Antire envisage la forêt comme symbole de la vie sauvage et du renoncement à la vie sociale. L'oxymore « douce horreur » entend persuader Philerme d'« éviter les perilz evidents,/ Oû [il va] cheoir seul en ceste campagne » (v. 454-455), au point de l'enjoindre à quitter la Saulsaye : « Vien travailler lassus en la montaigne » (v. 456). La « montaigne » désigne Fourvière, plus précisément l'Anticaille, quartier du milieu érudit mais aussi marchand : désignée par l'un des deux bergers figurant au premier plan de la gravure du frontispice, elle est représentée en arrière-plan avec un certain réalisme¹². Le discours d'Antire prive ainsi la Saulsaye de sa valeur mythique pour souligner de manière pragmatique l'absence de profit¹³ : les saules ne portent « aucun fruit,/ Non plus que ceux qui cy oisifs demeurent » (v. 554-555). Au moyen de la comparaison, Philerme est apparenté aux saules stériles. L'opposition entre les deux espaces est renforcée par la mise à la rime de « campagne » et « montaigne ».

Du côté de Philerme, l'opposition entre ville et campagne¹⁴ qui surgit au cœur du débat est mise au service de la satire de la vie urbaine et de « l'éloge de la vie solitaire rustique »¹⁵. À l'inverse d'Antire, Philerme dédaigne le *negotium* et l'effervescence de la ville pour défendre l'*otium*. La solitude rime avec l'absence de « sollicitude » (v. 533-534), et Philerme infléchit la comparaison entre ville (qui rime avec « utile », v. 585-586) en figurant les citadins « cour[ant] tout le long de la plaine / En grand'sueur, et souvent hors d'alaine » (v. 609-610). À la vacuité de la plaine s'oppose l'abondance de la forêt¹⁶. D'un point de vue éthique, cette dernière apparaît davantage comme un espace préservé qu'à préserver¹⁷ : la valorisation de la nature ne constitue pas l'expression d'une conscience environnementale ; elle participe plutôt de l'expression de valeurs, auxquelles l'imitation littéraire contribue à donner corps.

La polarisation spatiale, symbolique et axiologique qui recoupe les oppositions *otium/negotium* et plaisir/profit, se cristallise dans la Saulsaye. Or, c'est précisément par le

¹¹ Voir notamment les travaux de Pierre Schoentjes (*Ce qui a lieu. Essai d'écopoétique*, Marseille, Wildproject, 2016) et de Louisa Mackenzie, selon qui l'écopoétique offre un cadre pour penser la relation des humains à leurs milieux d'habitation : comment ils les occupent, les transforment, et y coexistent (« *think[ing] ecologically in early modern France is to think through an ethos of life itself, about how humans inhabit, manage, and relate to . . . their dwelling places: how they live with and in* ». (« Penser écologiquement dans la France de la première modernité, c'est penser à travers un *ethos* de la vie en tant que telle la manière dont les humains habitent, organisent et entretiennent un rapport avec leurs lieux de vie : comment ils y vivent et cohabitent avec eux », nous traduisons). Louisa Mackenzie, « Epilogue », dans Pauline Goul et Phillip John Usher (dir.), *Early Modern Écologies: Beyond English Ecocriticism*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2020, p. 289).

¹² Maurice Scève, *Saulsaye*, Lyon, Jean de Tournes, 1547, frontispice. En ligne sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k793023.image>.

¹³ Aux v. 508-516, Antire mobilise le lexique économique pour manifester en creux le dépouillement relatif à la vie solitaire, privée du renom et de la postérité, tandis que la Saulsaye, espace de la solitude éthique et thérapeutique, d'abord lieu de « plaisir maigre » (v. 224) où s'exprime le dépit amoureux de Philerme, est finalement réévaluée à la lumière de la philosophie d'Épicure.

¹⁴ Cette opposition est empruntée à l'hypotexte virgilien (voir notamment *Bucoliques*, I).

¹⁵ Michèle Clément, « Scève et Politien ou comment réinventer l'églogue française : *Saulsaye* et la silve *Rusticus* », art. cit., p. 173.

¹⁶ À cet égard, Philerme réévalue ici l'opposition spatiale entre les champs et la « montaigne trop droite » (v. 367) qui structurerait la fable des nymphes et des satyres (v. 245-412, spécifiquement v. 355-368).

¹⁷ Pierre Schoentjes montre que l'écopoétique se donne pour objet les textes qui expriment un désir de préservation ou de protection des milieux naturels (Pierre Schoentjes, *op.cit.*, en particulier p. 62-76 : « Naissance d'une littérature soucieuse de l'environnement »).



recours au lieu commun opposant ville et campagne que Scève s'inscrit dans la lignée du genre pastoral, pour mieux s'en distinguer.

UN PAYSAGE REECRIT

Le végétal se trouve doté d'une valeur rhétorique, dans la mesure où il est utilisé dans les argumentaires respectifs des personnages de *Saulsaye* et sert de cadre narratif. La tradition poétique dans laquelle s'inscrit Scève fait en effet du végétal non seulement l'objet ou le prétexte d'une imitation des Anciens et des Modernes, mais aussi de son principe même, conformément aux préceptes d'Horace, qui fonde l'imitation sur le respect de l'harmonie naturelle et partant de la convenance entre les propriétés des choses¹⁸. *Saulsaye* constitue pour ainsi dire un paysage réécrit, en ce que cette églogue s'inscrit dans la continuité de la tradition de la silve¹⁹ : rénové par Ange Politien, ce genre fait du végétal et de l'espace naturel le lieu d'une *aemulatio*, qui repose sur l'imitation des modèles, en l'occurrence de Sannazar, qui a contribué à l'évolution du paysage littéraire de l'Arcadie²⁰.

L'inscription de *Saulsaye* dans cette tradition suppose la mobilisation de motifs pastoraux tels que l'ombre, la source, l'herbe (associée à l'*otiositas*, soit l'*otium* pris en mauvaise part), la luxuriance végétale, la variété des fleurs, le chant des oiseaux, qui contribuent à une représentation simplifiée de la campagne et renvoient à ses qualités supposées (paisible, solitaire, féconde). Ces motifs entrent en tension avec la caractérisation qu'en font Antire ainsi que Philerme lui-même à d'autres moments de l'églogue. En effet, ce dernier boit « dans [s]a main creuse » l'« eau fresche et clere » (v. 123-124) et se nourrit de ce que prodigue la nature : céréales, fruits, lait, miel (v. 687-692), qui font contrepoint à « l'urine puante / Entremeslée avec Nerte odorante » (v. 77-78) consommée au début de l'églogue comme remède aux amours déçues. La mention de ce breuvage allait dans le sens d'un retour à l'état organique corrélatif du désir suicidaire qui caractérisait Philerme au début du texte : « Parquoy ma vie est de moy tant haye » (v. 51). Cherchant à « mettre fin à [s]es mortelz assaults » (v. 72), Philerme se réfugie dans l'espace naturel pour guérir (v. 187-188)²¹. La défense de la vie solitaire dans le propos du berger repose entre autres sur la valorisation du cadre idyllique de la Saulsaye, en référence à la tradition du *locus amoenus*, héritée de Virgile²², Ovide²³ et Théocrite²⁴, réinterprétée à la Renaissance par Boccace²⁵, Politien²⁶ et Sannazar²⁷.

¹⁸ Selon Horace, l'imitation littéraire repose sur le principe de *decorum*, qui exige que le style soit approprié au public, à sa langue et à son sujet. Selon les termes de Nathalie Dauvois, « le principe de *decorum* est [...] un principe de variabilité, d'adaptation modulable à des circonstances variées et changeantes » (Nathalie Dauvois (*Pour une autre poétique. Horace renaissant*, Genève, Droz, 2021, p. 25). Or la création poétique étant pensée comme un processus naturel de croissance, caractéristique des plantes et des animaux, elle se doit de suivre les mêmes règles que la nature (voir notamment Horace, *Art poétique*, v. 1-13).

¹⁹ Concernant les enjeux de la poétique de la silve, nous renvoyons aux travaux de Perrine Galand, en particulier à son article « Quelques coïncidences paradoxales entre l'épître aux Pisons d'Horace et la poétique de la silve au début du XVI^e siècle en France » (*BHR*, n. LX, 1998, p. 619), ainsi qu'à son édition des *Silves* (Ange Politien, *Les Silves*, trad. Perrine Galand, Paris, Les Belles Lettres, 1987).

²⁰ Sannazar, *L'Arcadie* [1504], trad. Jean Martin, Paris, Michel Vascosan et Gilles Corrozet, 1544.

²¹ Comme l'indique Michèle Clément, ce « désir de mort couplé à un désir contradictoire de guérison » est une réminiscence de Pétrarque, relevée par Enzo Giudici (*Maurice Sceve bucolico e blasonneur*, Naples, Liguori Editore, 1965, p. 213-214, cité par Michèle Clément, « Scève et Politien ou comment réinventer l'églogue française : *Saulsaye* et la silve *Rusticus* », art. cit., p. 174).

²² Virgile, *Géorgiques*, II, 63-72.

²³ Ovide, *Métamorphoses*, X, 86-105.

²⁴ Théocrite, *Idylles*, XXII, 37-42 (éd. Françoise Frazier, Paris, Les Belles Lettres, 2009).

²⁵ Giovanni Boccaccio, *Le Décaméron*, trad. Jean Bourcier, Paris, Classiques Garnier, 2019.

²⁶ Ange Politien, *Rusticus* [1483], dans *Les Silves*, op. cit. Concernant l'influence de *Rusticus* dans *Saulsaye*, nous renvoyons à l'article de Michèle Clément, cité *supra*.



La Saulsaye apparaît dès lors comme une métonymie de la solitude. Dans son discours, Antire la définissait comme un « champestre, / Lieu solitaire » (v. 12-13). Le titre de l'églogue fait de la forêt l'espace même de la solitude²⁸, jouant avec une possible allégorisation de la Saulsaye. Néanmoins, chez Philermé (étymologiquement « celui qui aime le désert »), le récit du retranchement dans l'espace sauvage réévalue l'équivalence entre Saulsaye et solitude de manière positive (« Et vins icy en ceste solitude », v. 112). Celle-ci désigne la Saulsaye par métaphore et par métonymie, le lieu²⁹ se réduisant au début de l'églogue à un état affectif mélancolique³⁰. Loin de réduire la Saulsaye au concept de solitude comme c'était le cas chez Antire, cette figure contribue à suggérer avec la densité scévienne une expérience de la nature.

Philermé est implicitement comparé aux saules « paslissants » caractérisés par leur insensibilité et leur stérilité. On peut supposer que Scève joue ici sur la symbolique associée aux propriétés antalgiques du saule, dont il a certainement connaissance³¹. En 1586, dans le sillage de Plin et Théophraste, Jacques Dalechamps distingue dans son *Histoire des plantes* les saules selon leur couleur. Une espèce de saules, « le Platyphyllos, ou Leucophloeos », commune dans le Dauphiné, « croist en lieu maigre, sablonneux et pierreux, pourveu qu'il soit humide et aussi au bord des torrents, et aux forests ombrageuses »³². Une autre espèce de saule, apparemment plus éloignée des saules verts et « paslissants », est mentionnée : les « purpures » ou « ayant l'escorce noire », qui

croissent aux rives sablonneuses des rivières impetueuses et qui vont tournoyant, comme le Rosne, et Lisere [sic], de la hauteur d'un homme, branchus, et qui ont l'escorce comme il a esté dit : les fueilles pleines de veines, de couleur vert-brun, dentelées à l'entour.³³

Plus loin, se référant à Dioscoride, l'auteur de *l'Histoire des plantes* mentionne les pouvoirs stérilisants et anaphrodisiaques du saule, qui « rend la semence de l'homme infertile et malpropre à faire concevoir aux femmes »³⁴ :

Les fueilles pilées avec un peu de Poyvre, et prises en breuvage avec du vin, servent grandement à l'Iliaque passion. Prises seules et avec de l'eau elles empeschent les femmes de concevoir [...]. Les fueilles pilées et prises en breuvage, refroidissent ceux qui sont trop eschauffez en cas d'amour : et mesme qui continuerait d'en prendre, elles rendroient la personne du tout inhabile à ce mestier³⁵.

²⁷ S'ils se réfèrent parfois à un paysage réel, les textes de ces différents auteurs procèdent davantage à un effacement de la référence géographique au profit de l'élaboration d'un paysage littéraire. En cela, Scève se distingue des auteurs auxquels il emprunte.

²⁸ Thomas M. Greene considère la solitude dans cette églogue comme un concept radical (« a radical concept », Thomas M. Greene, art. cit., p. 123).

²⁹ Nous renvoyons aux travaux de Lawrence Buell, qui définit le lieu comme « un espace qui a reçu un sens » (Lawrence Buell, *The Future of Environmental Criticism: Environmental Crisis and Literary Imagination*, Oxford, Blackwell Publishing, 2005, p. 63).

³⁰ Voir notamment Michèle Clément, « Le plaisir de la solitude dans *Saulsaye* de Maurice Scève (1547) », dans Jean-Claude Colbus et de Brigitte Hébert (dir.), *Approches critiques du plaisir (1450-1750)*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 134.

³¹ Nous remercions Michel Magnien de nous avoir suggéré cette mise en relation entre la caractérisation des passions dans le discours d'Antire et les vertus antalgiques attribuées au saule dans le discours technique.

³² Nous donnons ici la traduction de Jean des Moulins, datée de 1615 (Jacques Dalechamps, *Histoire générale des plantes [Historia generalis plantarum]*, Lyon, Guillaume Roville, 1586], t. II, trad. Jean des Moulins, Lyon, héritiers Guillaume Roville, 1615, p. 232, en ligne sur Gallica : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1521813m/fu.item>).

³³ *Ibid.*, p. 233.

³⁴ *Ibid.*, p. 236.

³⁵ *Ibid.*



L'analogie entre nature non-humaine et nature humaine ne s'applique pas seulement à la métamorphose des nymphes en arbres, mais aussi à l'identification de Philerme aux saules, aussi bien dans le discours d'Antire que dans celui de Philerme. Cette identification constitue certes une forme de décentrement, qu'il s'agit toutefois de relativiser. Le rapprochement ontologique relève ici moins d'une projection que d'une dépossession, perçue comme une dégradation du côté d'Antire, et comme un signe d'harmonie avec la nature du côté de Philerme. La dimension métonymique que Scève attribue à la forêt permet de mettre à distance certains lieux communs poétiques relatifs à la nature, ce à quoi nous invite le discours même de Philerme, qui repose sur une tension paradoxale entre le désir de vivre sans médiation (sans les fards de la culture ou les fastes de la civilisation) et cette profusion de références littéraires, qui constituent une médiation. Ce paradoxe est exprimé avec une certaine densité, et la façon dont Scève nourrit la matière poétique d'enjeux politiques et philosophiques nous invite à poser un autre regard sur la poésie de la nature, à la lumière de l'écopoétique.

L'EXPERIENCE VIVE DE LA NATURE

Au rebours d'une conception allégorique du paysage, Scève propose une critique de l'instrumentalisation (à la fois éthique et discursive) du végétal, qui ne saurait se réduire à un prétexte de l'imitation littéraire, comme le montrait l'interprétation allégorique et axiologique imposée par Antire. Loin d'influencer l'expérience que Philerme fait du paysage, le propos d'Antire conduit son ami à réévaluer la Saulsaye à l'aune de principes épicuriens. Ce n'est pas le discours d'Antire qui transforme le rapport de Philerme à l'espace, mais la sensibilité de ce dernier. Le discours de Philerme s'infléchit, se défaisant progressivement d'une vision stéréotypée de la nature, et s'appuie désormais sur l'expérience vive et sensible de la nature pour se faire apologie de la vie rustique³⁶.

La Saulsaye n'est progressivement plus associée à la mort ; elle devient même un lieu de vie, de plaisir et de fécondité :

Il est Seigneur des boys grans et espais,
Desquelz il n'ha que doux sejour et paix.
(v. 679-680)

Scève emprunte à Epicure l'idée d'harmonie et d'équilibre trouvés dans une nature féconde, comme le montrent les termes de « soucy » et de « contentement ». Chez Philerme, le paysage, fortement esthétisé par le lexique des sens, se caractérise par sa variété :

Il a toujours au coeur les buissons verts,
Les papillons coulourez et divers :
Ruisseaux bruyants argentins et fluides ;
Les rocz moussuz, les cavernes humides,
Et n'ha soucy en son contentement
Qu'à cueillir fleurs en son esbatement,
En escoutant des oyseaux les doux sons.
(v. 693-703)

L'expression « avoir toujours au cœur » manifeste la concordance presque littérale entre Philerme et l'atmosphère de la Saulsaye, sous le signe du « contentement » et de l'« esbatement ». Associé à l'humidité féconde et non plus à la stérilité des saules « paslissants », le vert domine la description. Cette apologie de la vie rustique met ainsi en

³⁶ Voir Michèle Clément, « Scève et Politien ou comment réinventer l'églogue française : *Saulsaye* et la silve *Rusticus* », art. cit., p. 176.



échec la stérilité de l'exemple, en ironisant sur la dépréciation de la stérilité des saules dans la bouche d'Antire. Cette inflexion se mesure d'un point de vue textuel, par la récurrence du sème du plaisir et par l'insistance sur les éléments concrets modelant le paysage. Outre l'admiration face à la diversité des fleurs, sous le signe de la délectation (v. 138), la sensation du vent et l'écoute attentive des bruits de la nature, la contemplation du ciel souligne la possibilité d'une instruction de l'homme par la nature, signalant la vocation épistémique du berger dans la Saulsaye³⁷. La proposition « Contemplant tout selon mon rude sens » renvoie à la « rurale science » dont il sera question au v. 644, à la fin de l'églogue, en insistant sur l'importance des sens dans l'appréhension cognitive de la nature : le plaisir procuré par l'environnement naturel s'avère indissociable d'une forme d'instruction³⁸. Les descriptions de la nature ne sont pas inutilement référentielles : sans relever d'un discours écologique soucieux de préserver l'environnement, elles renvoient à la perspective épicurienne de valorisation de la matérialité concrète. En cela, la poésie apparaît comme l'espace d'exploration d'un autre rapport à la nature, hypothèse que l'écopoétique nous permet de corroborer³⁹.

Nombreux sont les indices d'un effacement de la théâtralité inhérente à la bucolique et au genre de l'églogue, parmi lesquels le fait que Philerme est un véritable berger⁴⁰. L'herbe n'est pas seulement un motif poétique, elle sert à faire « paistre » les brebis (v. 11). La nature est envisagée comme un espace de ressources, y compris dans le discours de Philerme, qui ne fusionne aucunement avec la nature. L'existence de Philerme n'est donc que partiellement sauvage. Le traitement de la solitude dans *Saulsaye* engage une reconfiguration de la tradition de la retraite chrétienne⁴¹ et pastorale à partir des principes de la philosophie épicurienne. Ici, le décentrement n'a plus cours : c'est à un recentrement sur soi, sur le nécessaire et sur le plaisir qu'invite le propos de Philerme, dans la continuité de Lucrèce⁴². La disponibilité éthique à l'égard de la nature demeure orientée vers le sujet épicurien.

La Saulsaye s'affranchit du statut rhétorique du *locus amoenus* au profit de la mise en évidence d'une tension entre espace littéraire et espace réel. Elle réfère en effet à deux lieux, qu'il s'agit de distinguer : l'espace réel, qu'Antire caractérise par sa stérilité et son absence de profit, et l'espace mythique convoqué par Philerme⁴³. En cela *Saulsaye* rejoint les préoccupations de l'écopoétique d'aujourd'hui, définie comme ce double élan de « [mise] en

³⁷ Le contraste entre le *topos* biblique de la « vallée ombreuse » (v. 154) et le ciel étoilé renforce l'ancrage épicurien du propos, rendu évident dans les derniers vers de l'églogue (v. 713-714). Scève ne reprend ni le long passage consacré à l'astrologie dans *Rusticus*, ni le blâme de la divination que l'on trouve chez Épicure. Nous devons à Michèle Clément l'identification de la référence épicurienne dans *Saulsaye* (*ibid.*).

³⁸ Cette interprétation semble autorisée par le dédain de Philerme pour le savoir acquis, propre au mode de vie urbain, et par la référence épicurienne.

³⁹ Nous renvoyons notamment à l'article de Nathalie Blanc, Denis Chartier et Thomas Pughe, « Littérature & écologie : vers une écopoétique », *Écologie & politique*, vol. 36, n. 2, 2008, p. 15-28. Voir également Pierre Schoentjes, *op. cit.*, p. 34.

⁴⁰ Philerme n'est pas déguisé en berger comme les personnages de Sannazar. Thomas M. Greene a souligné le fait que l'harmonie qui règne dans les paysages de la tradition pastorale repose sur une communauté et une société organisées (Thomas M. Greene, *art. cit.*, p. 125). Scève se démarque d'Antonio de Guevara et de Jacques Peletier du Mans qui célèbrent non seulement la vie rustique, mais aussi la vie de cour (*ibid.*, p. 126 et 127).

⁴¹ Une tradition poétique, qui oppose le poète et la cité dans les débats autour du courtisan, valorise le *Contemptu mundi* propre à la vie retirée : c'est le cas de Charles de Bovelles (cité par Michèle Clément, dans Scève, *Œuvres complètes*, t. II, p. 196), Pétrarque, Baldassare Castiglione, Antonio de Guevara (*Du mespris de la cour et de la louange de la vie rustique*, Lyon, Étienne Dolet, 1542), Ange Politien, mais aussi Erasme, autant d'intertextes moraux qui relèvent du discours anti-aulique ou qui dressent la satire du mode de vie urbain, et qui façonnent l'écriture de *Saulsaye*.

⁴² À cet égard, la singularité de Scève a été mise en évidence par Thomas M. Greene : « *It is a life literally given up to the natural landscape... The pastoral mode, for example, had almost never been used to praise a life of true solitude* » (« C'est une vie littéralement abandonnée au paysage naturel [...]. La tradition pastorale, par exemple, n'a presque jamais fait l'objet d'un éloge de la vraie solitude », nous traduisons. Thomas M. Greene, *art. cit.*, p. 124).

⁴³ Voir Michèle Clément, « Le plaisir de la solitude dans *Saulsaye* de Maurice Scève (1547) », *art. cit.*, p. 140.



avant [du] monde naturel et [cette] volonté de rapprocher la littérature d'une expérience concrète »⁴⁴.

Saulsaye se démarque ainsi des autres églogues, y compris du poème scévien *Arion*, par la place qu'elle accorde à la situation géographique et historique du propos : il n'est pas question dans ce texte de glorifier Lyon comme dans les *Entrées royales*, bien que l'ancrage géographique du texte contribue à exprimer l'identité lyonnaise par les références textuelles à l'Île Barbe, à la Saône, à la Saulsaye, un lieu-dit probablement bien connu du public lyonnais⁴⁵. Alors que la gravure de la p. 13 représente un espace naturel topique, dénué d'ancrage géographique, celle du frontispice réfère au paysage lyonnais de façon réaliste : on y distingue les constructions sur le rivage de la Saône, ainsi que le château Pierre Scize et quelques habitations sur la colline de Fourvière. Ces références nous poussent à nous interroger sur le rapport que le poète entretient au paysage, et par-delà, au végétal : dans quelle mesure considère-t-il la nature en tant que telle, au-delà d'une connaissance érudite ? L'idéalise-t-il pour faire valoir l'identité lyonnaise ou entend-il représenter son expérience subjective des abords de la Saône (comme le montre l'hypothèse d'une lecture autobiographique de *Saulsaye*⁴⁶) ? L'ironie épicurienne apparaît comme une manière de résoudre les tensions qui émergent dans le texte entre nature vécue et nature versifiée. Dans la poésie scévienne, la question du naturel ne s'affranchit pas d'une interrogation philosophique, ni d'une réflexion sur sa mise en forme par l'écriture poétique : la nature livresque devient pour ainsi dire une nature réelle.

« Que peut la littérature du XVI^e siècle pour l'écocritique ? » Louisa Mackenzie posait en ces termes la possibilité d'une écopoétique de la Renaissance⁴⁷. En l'absence d'une *conscience environnementale* à proprement parler, la question de la nature dans le texte scévien implique des enjeux parfois bien éloignés des préoccupations écologiques, ou dont il faut mesurer l'écart, en dépit des apparents rapprochements. L'espace naturel suscite chez les personnages de l'églogue une émotion, un imaginaire, un discours aux implications éthiques : du débat entre Philerme et Antire émergent des valeurs contradictoires. Néanmoins, dans *Saulsaye*, le paysage n'est en rien altéré par le discours ; bien plus, il lui résiste, comme le met en évidence l'importance accordée aux sens et à la matérialité concrète et géographique de la Saulsaye à la fin du texte. En définitive, c'est sur la conception du plaisir, emblématisé par la notion de *fruit*, que portent les discours contradictoires de Philerme et d'Antire, le *fruit* étant envisagé du côté d'Antire comme synonyme de *profit*, et du côté de Philerme comme équivalent de plaisir.

⁴⁴ Pierre Schoentjes, *op. cit.*, p. 28.

⁴⁵ L'identification du lieu auquel réfère *Saulsaye* a suscité de nombreuses interrogations. Michèle Clément a expliqué en détail les différents référents possibles de la Saulsaye, qui peuvent être près du confluent, « sans doute le sud de l'abbaye d'Ainay [...] ou bien le brotteau d'Ainay [...] séparé de la presqu'île par un bras du Rhône et peuplé d'arbres sur le pan scénographique ou bien encore une saulaie en aval de Lyon, sises sur la rive droite ou gauche du Rhône, juste après le confluent » (Michèle Clément, dans Maurice Scève, *Saulsaye*, éd. cit., p. 189-190).

⁴⁶ À partir de l'hypothèse autobiographique formulée par Enzo Giudici (Maurice Scève, *Microcosme*, éd. Enzo Giudici, Paris, Vrin et Cassino, 1976, p. 26), James Helgeson mentionne la « retraite solitaire » de Scève à l'Île Barbe, « où il compose *Saulsaye* entre 1543 et 1546 » (James Helgeson, *Harmonie divine et subjectivité poétique chez Maurice Scève*, Genève, Droz, 2001, p. 62-63), hypothèse qui a suscité quelques réticences (nous renvoyons à l'édition critique de *Saulsaye* par Michèle Clément).

⁴⁷ "What can early modern French literature do for ecocriticism?". Cette question, posée par Louisa Mackenzie à l'occasion d'une table ronde au congrès de la MLA, est citée par Pauline Goul et Philip John Usher en introduction de leur ouvrage (Pauline Goul et Philip John Usher, *op. cit.*, p. 11).



BIBLIOGRAPHIE

Œuvres

- DALECHAMPS Jacques, *Histoire générale des plantes [historia generalis plantarum]*, Lyon, Guillaume Roville, 1586], t. II, trad. Jean des Moulins, Lyon, héritiers Guillaume Roville, 1615.
- NAVARRÉ Marguerite (de), *La Fable du faulx cuyder [...]*, Adam Saulnier, 1543, et Toulouse, Guyon Boudeville, 1545.
- POLITIEN Ange, *Les Silves*, trad. Perrine Galand, Paris, Les Belles Lettres, 1987.
- SANNAZAR Jacques, *L'Arcadie [1504]*, trad. Jean Martin, Paris, Michel Vascosan et Gilles Corrozet, 1544.
- SCEVE Maurice, *Œuvres complètes*, t. II. *Arion, Blasons, Psaumes, Saulsaye*, éd. Michèle Clément, Paris, Classiques Garnier, coll. Textes de la Renaissance, 2019.
- SCEVE Maurice, *Microcosme*, éd. Enzo Giudici, Paris, Vrin et Cassino, 1976.

Textes critiques

- BLANC Nathalie, CHARTIER Denis, PUGHE Thomas, « Littérature & écologie : vers une éco-poétique », *Écologie & politique*, vol. 36, n. 2, 2008, p. 15-28.
- BUELL Lawrence, *The Future of Environmental Criticism: Environmental Crisis and Literary Imagination*, Oxford, Blackwell Publishing, 2005.
- CLEMENT Michèle, « Scève et Politien ou comment réinventer l'églogue française : *Saulsaye* et la silve *Rusticus* », *RHR*, n. 75, décembre 2012, p. 173-190.
- CLEMENT Michèle, « Le plaisir de la solitude dans *Saulsaye* de Maurice Scève (1547) », dans Jean-Claude Colbus et Brigitte Hébert (dir.), *Approches critiques du plaisir (1450-1750)*, Paris, L'Harmattan, 2015, p. 133-163.
- DAUVOIS Nathalie, *Pour une autre poétique. Horace renaissant*, Genève, Droz, 2021.
- GALAND Perrine, « Quelques coïncidences paradoxales entre l'épître aux Pisons d'Horace et la poétique de la silve au début du XVI^e siècle en France », *BHR*, n. LX, 1998.
- GIUDICI Enzo, *Maurice Sceve bucolico e blasonneur*, Naples, Liguori Editore, 1965.
- GOUL Pauline, USHER Phillip John (dir.), *Early Modern Écologies: Beyond English Ecocriticism*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2020.
- GREENE Thomas M., « *Saulsaye: the life and death of solitude* », *Studies in philology*, vol. LXX, University of North Carolina Press, 1973.
- HELGESON James, *Harmonie divine et subjectivité poétique chez Maurice Scève*, Genève, Droz, 2001.
- SCHOENTJES Pierre, *Ce qui a lieu. Essai d'éco-poétique*, Marseille, Wildproject, 2016.